



Photos de Anniia Pheiss

Gihilin Nona s'emploie à limer une des pièces de la pompe à eau en PCV.

LA POMPE ADOPTÉE PAR LES FEMMES

par MALLIKA WANIGASUNDARA

Au cours des mois de juin, juillet et août, dans les villages de Kehelulla, Unapana, Serankada, Pallegama, Holike et beaucoup d'autres dans la division gouvernementale de Padiyatlawawa à Sri Lanka, la terre se transforme, sous l'effet de la chaleur, en une croûte dure comme de la pierre. Et quand les nuages de pluie sont repoussés par le vent, et qu'un soleil de plomb écrase ces villages de Uva, la terre brûlée se craquelle.

La nature a alors assené aux gens et aux bêtes ses coups les plus violents. Sous le soleil de midi, les villageois et tout ce qui vit halètent. Vidés de toute énergie, leurs corps assoiffés se tournent vers la source d'eau. Mais il y a peu d'eau à leur portée, s'il y en a.

Voilà ce qu'est la région aride de Sri Lanka, au pire moment de l'année. Même si le niveau pluviométrique moyen est de 100 à 150 cm par année dans la zone

sèche, et qu'il est plus élevé que dans les parties les plus arides du monde, il n'empêche que les puits, les rivières et les ruisseaux deviennent des flaques d'eau boueuses ou s'assèchent complètement au milieu de l'année.

Or ce sont les femmes qui souffrent le plus de cette chaleur brûlante, ayant besoin d'eau pour la cuisson, le bain des enfants et le leur, le lavage du linge et, bien sûr, la table.

Il se peut que, au long des siècles de longues randonnées sous un soleil de feu pour aller quérir l'eau, le corps nouveau des femmes des zones arides se soit adapté non seulement à la corvée mais aussi au transport des jarres appuyées sur les hanches. C'est le prix à payer pour être femme ; c'est sa responsabilité traditionnelle de trouver l'eau nécessaire pour les travaux domestiques.

Si, aujourd'hui, de jeunes femmes veulent savoir comment s'y prendre pour avoir de l'eau à portée de la main, il n'y a pas à se surprendre. Elles savent que ce sont des femmes qui libéreront les femmes de la corvée séculaire de l'eau.

Le mouvement sri-lankais *Sarvodaya Shramadana*, le plus important organisme non gouvernemental du pays, vient en aide à ces femmes. Avec l'appui du CRDI, ce mouvement s'est engagé à les former aux techniques de la pompe à main : fabrication, installation, réparation et entretien.

Des expériences passées, à Sri Lanka et ailleurs dans le monde, ont démontré que la technologie de la pompe n'est pas venue au village en même temps que son installation. « Lorsqu'une pompe se brise, elle reste brisée. Nul ne sait, dans ces villages éloignés, comment la réparer », selon Sathis de Mel, le secrétaire administratif du mouvement *Sarvodaya*. « Notre objectif est d'apporter la technologie de la pompe au village. Et puisque les femmes en sont les premiers usagers, nous avons décidé qu'elles seraient les premières à bénéficier d'un tel transfert technologique. Elles sont indéniablement très réceptives, ajoute le secrétaire. »

En entrant dans la section d'ingénierie de *Sarvodaya*, quelques mètres en bas de la route qui vient de Dam Sak, on aperçoit... des centaines de chaises métalliques en cours de fabrication. À mesure que l'on trouve son chemin à travers les piles de chaises et les amoncellements de tiges de métal, le bruit des marteaux dans l'atelier grossit. C'est ici que dix jeunes femmes habitant le lointain Padiyatlawawa, reçoivent une formation professionnelle entièrement nouvelle pour les Sri-Lankaises.

Dans quelque temps, elles pourront fabriquer des pompes à eau, les installer, et même enseigner à d'autres femmes la façon de les réparer et de les entretenir. Elles apprennent donc à construire une pompe inspirée de celle de Waterloo et du CRDI, mais adaptée aux conditions de vie à Sri Lanka.

La plupart de ces femmes ont des connaissances scientifiques limitées, puisque, dans les forêts reculées où se situent les villages de Uva, l'enseignement des sciences et des mathématiques demeure rudimentaire. La majorité d'entre elles décou-



Changement de cap pour les femmes : maîtriser une technologie pour en bénéficier.

vrent des outils tels que le compas à pointes sèches, le marteau de forgeron, la règle en acier, la soudeuse à l'arc voltaïque et la scie à métal.

Si l'apprentissage est pour elles ardu, la bonne volonté ne manque pas : n'ont-elles pas osé choisir une carrière qui est synonyme d'innovation et de défi ? Pantalons et tuniques du même bleu que dans la Chine de Mao, des feutres ronds de même couleur sur la tête, ces femmes sont sur la bonne voie de la découverte des mystères de la fabrication des pompes à main.

À 20 ans, Tamara Dharmasiri a décidé de suivre un cours sur la technologie de la pompe à main parce qu'elle-même et ses compatriotes de Padiyatawawa ont beaucoup souffert du manque d'eau, même d'eau potable. « Il est arrivé quelquefois, raconte-t-elle, qu'on a dû transporter l'eau potable en camion-citerne depuis Amparai, à 80 km de chez nous. Souvent, on ne pouvait pas se baigner, ou alors on devait se contenter d'une mare boueuse. »

Son père est un petit commerçant, sa mère travaille à l'hôpital. Il y a cinq enfants dans la famille. Tamara Dharmasiri était perplexe face à son avenir le jour où elle a raté l'examen du certificat d'études secondaires. Malgré cet échec, les connaissances qu'elle avait accumulées en mathématiques et en sciences lui ont bien servi lorsque la section locale du mouvement

Sarvodaya a sélectionné des candidates pour les envoyer à Colombo.

Elle apprend maintenant à établir le devis des pompes à main, à façonner, raboter et souder leurs composantes.

Nandawathie fait partie du même groupe. Son père est un maçon, et elle a des aptitudes pour les travaux manuels. Sa famille est nombreuse : cinq garçons, cinq filles, qui travaillent dans les champs de paddy ; ils savent tous ce que manquer d'eau veut dire, autant pour l'agriculteur que pour les autres.

Le travail aux champs n'a pas empêché Nansawathie de suivre des cours, dont quelques-uns en sciences. « Nous n'en sommes pas encore à réparer les pompes, dit-elle, mais j'ai appris à dessiner les pièces d'une pompe et à les fabriquer à la machine. »

Le coordonnateur des ateliers, H.E. Wijensa, 26 ans, parle de ces femmes comme de bonnes ouvrières bien résolues. « Elles sont enthousiastes, dit-il, et ne perdent pas leur temps. » Wijensa a donné des cours d'initiation à l'ingénierie et à la technologie à Sri Lanka et en Indonésie, mais c'est la première fois qu'il enseigne à des femmes. L'un des buts du projet commun Sarvodaya-CRDI est d'organiser des ateliers pour accompagner l'installation des 50 pompes prévues, et dont tireront profit environ la moitié des habitants de la division

gouvernementale de Padiyatawawa, où le manque d'eau a causé une forte augmentation des diarrhées, de la malnutrition, des problèmes oculaires et des maladies parasitaires.

La région dont il est question ici est située dans le district d'Ampara. Sa population, accablée par la pauvreté, dépend, principalement pour sa subsistance de la culture itinérante (*chena*). Les habitants pratiquent aussi la culture du paddy et, hors saison, des cultures secondaires telles que le soya, le niébé, le mungo et le maïs.

« Il faut beaucoup de temps pour aller quérir l'eau », avoue Upali Wickremasinghe, un jeune homme brillant de 26 ans ; lui et son épouse de 21 ans, Indrani, sont les coordonnateurs du projet sur le terrain. Le couple est responsable, dans le cadre du projet de recherche, d'étudier si la pompe de Waterloo pourrait être utilisée à Sri Lanka. Il a aussi mené une enquête sur la situation économique et hydrique dans la région de Padiyatawawa.

Grâce à cette étude, les responsables du projet ont sélectionné des villages les plus sévèrement touchés. On utilisera également ses conclusions pour comparer entre elles les pompes installées dans le Padiyatawawa. □

Mallika Wanigasundara est une journaliste pigiste sri-lankaise.